



Fondée en 1827



L'Avenir de la Nouvelle-Orléans.

Mr Wm Beer
Howard Library

POLITIQUE LITTÉRAIRE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS

VOLUME 89

NOUVELLE-ORLÉANS, LNE, MARDI, 6 AVRIL 1920.

NO. 124

DERNIERES NOUVELLES LOCALES

Les écoles publiques de la Nouvelle-Orléans vont donner une grande représentation historique aux Fair Grounds mercredi et jeudi de cette semaine, où plus de cinq mille jeunes filles et garçons participeront, représentant l'histoire de la ville depuis deux cents ans, divisée en trois périodes. La première période, de 1718 à 1915, représentera l'arrivée ici de Bienville, des colons et des esclaves, les nonnes Ursulines, les filles de la casquette, les Acadiens, l'Éve et la révolution de 1793, l'arrivée de O'Reilly, etc. La seconde période commence avec l'arrivée du général Jackson et la bataille de la Nouvelle-Orléans. La danse de la Bamboula par les nègres au vieux Congo Square sera aussi représentée. La troisième période comprendra les événements depuis l'année 1865 jusqu'à aujourd'hui, donnant des vues du port, le Mardi Gras, le retour des héros de la grande guerre, etc.

L'Assemblée Constituante de l'Alliance Française, donnera à la Salle de la Bibliothèque Publique, au coin de l'avenue St. Charles et du Cercle Lee, mercredi 7 avril 1920, à huit heures du soir, une conférence par M. André Ailly, conférencier officiel de la Fédération de l'Alliance Française. Sujet: "Défauts français, vrais et imaginaires." Le public est cordialement invité.

La Bourse de coton va ériger un édifice de sept étages au coin des rues Carondelet et Gravier. La Banque Hispania aussi fait bâtir à la même enseigne un édifice de vingt étages.

Un service régulier sera établi, commençant cette semaine, de West End à Mandeville et Madisonville, par un nouveau bateau, le Najada. Ce bateau faisait dernièrement le service entre la Havane et Key West. Le capitaine J. J. Roux est en charge.

La librairie publique fondée par le philanthrope Carnegie, pour l'usage de la population de couleur, rue Philip, près de la rue Dryades, est une institution très fréquentée et populaire parmi les jeunes étudiants de couleur. Elle contient 8500 volumes, qui circulent au taux de 3000 volumes par mois. Les livres les plus recherchés sont ceux qui ont trait aux arts mécaniques.

LE GENERAL DE CASTELNAU ET LA REVOLUTION ALLEMANDE

Le général de Castelnau affirme que la révolution en Allemagne était attendue par tout le monde, excepté par les visionnaires américains.

"Les hommes d'Etat qui s'étaient montrés comme les réformateurs de l'Europe et les citoyens de la paix universelle, en basant leurs croyances sur l'esprit démocratique de l'Allemagne, s'imaginaient qu'il suffisait d'élever leur voix sonore pour changer la Prusse en une démocratie modérée.

Et le Président Wilson, vous, qui accusez la France de militarisme, regardez donc en face le vrai impérialisme et le militarisme allemand. Vous comprendrez alors la folie de vos tentatives de vouloir régler le sort de l'Europe comme celui d'un simple Etat américain.

Hamilton, Ont. Le maire Booker se déclare favorable au contrôle des naissances. Il croit que le Canada adoptera le système britannique. "Quelques familles sont trop nombreuses, dit-il. Il y aurait assez d'un ou deux enfants, dans la plupart des maisons."

LA LANGUE FRANÇAISE EN LOUISIANE

Les fidèles très nombreux qui se pressaient dans l'enceinte sacrée de la vieille et historique Cathédrale St. Louis, le Dimanche de Pâques, ont entendu l'appel frémissant et inoubliable du Révérend Père Duchaussois, Oblat de Marie Immaculée, en faveur de la perpétuation de la langue Française dans un pays où ceux qui la parlaient jadis en accents mâles et sonores ont laissé de si inépuisable façon la trace de leur génie et de leurs travaux. Ceux qui eurent le privilège inestimable d'entendre la dernière conférence de l'éminent prédicateur qui vient de clore avec le plus grand succès une des stations du Carême les plus suivies de notre église métropolitaine ont dû être profondément touchés des paroles vibrantes qui leur étaient adressées en guise d'adieu par un ministre de Dieu aimant de toute la force de sa belle âme d'apôtre zélé et convaincu et sa religion et sa patrie. A tous ceux qui levoient vers lui leurs visages sympathiques et éclairés et qui prouvaient par leur silence attentif et leur recueillement combien ils étaient heureux d'entendre résonner sous les voûtes de leur cathédrale la plus belle et la plus harmonieuse des langues, le Père Duchaussois a recommandé avec instance de conserver comme un "joyau précieux" — et je me sers ici de ses termes exacts — le Français, et de l'enseigner aux générations à venir.

Pendant tout la série de sermons en Français qui vient d'avoir lieu à la Cathédrale, l'édifice religieux ne semblait pas assez grand pour y contenir les auditeurs qui se succédaient plus nombreux les uns que les autres. Tous ceux qui assistaient à ces sermons parlaient par conséquent la langue dans laquelle ils étaient faits. Que devons-nous en conclure, sinon qu'il y a encore à la Nouvelle-Orléans des centaines de personnes qui s'intéressent au qui devraient s'intéresser à la langue Française et qui la parlent et la comprennent sûrement puisqu'elles viennent l'entendre. Voilà un fait indéniable. On aime encore beaucoup le Français en Louisiane. Mais ayons-les tout de suite, il existe tout de même de la part de ceux qui devraient faire quelque chose pour perpétuer cette langue parmi nous une apathie et un manque de zèle inexcusables. Ceux qui s'efforcent dans la limite de leurs moyens de maintenir l'usage du Français à la Nouvelle-Orléans et en Louisiane, soit par leurs paroles, par leurs écrits ou par leur appui aux œuvres scolaires et littéraires, ne sont qu'un tout petit nombre et très mal secondés.

La nouvelle génération par son snobisme outré ou par indifférence affectée de ne pas parler une langue qui naguère faisait les délices des salons de leurs aïeux, une langue qui reste encore celle de la diplomatie et qui au lendemain de la grande guerre libérale sera plus parlée que jamais par tous ceux qui se targuent d'éducation et de haute culture intellectuelle. Nous n'oublions plus, ou presque plus, le Français à nos enfants, ou nous insistons pas pour qu'ils parlent cette langue au moins au foyer, dans les rapports de la vie familiale, à table, au salon et aux réunions qui ont lieu dans la demeure maternelle. Et l'inévitable arrivera. D'ici quelques années le Français ne sera plus parlé là où il avait été implanté au prix de tant de sacrifices, de dévouement et d'héroïsmes sans nombre. Personne ne peut lire l'histoire de nos origines sans être émerveillé de l'esprit de courage et de tenacité, de la persévérance et de la vaillance des fils que la France a envoyés ici afin de coloniser et de christianiser une contrée dont le charme actuel le plus

prenant est, sans contredit, sa culture latine. Certes, nous devons tous parler l'Anglais, puisque c'est la langue du pays, mais il est puéril, ridicule même d'entendre des gens mal avisés déclarer que l'œuvre d'américanisation qui se poursuit aux Etats-Unis n'admet pas que l'on puisse se servir d'une autre langue que celle du pays. Le fait de parler plusieurs langues ne dénote pas un manque de patriotisme. S'il en était ainsi, les lettrés et les gens de culture qui possèdent plusieurs langues seraient des sans patrie, si j'ose m'exprimer ainsi. On doit apprendre en Louisiane à parler l'Anglais, à bien le parler même, mais cela n'exclut pas, ce me semble, la connaissance et l'usage du Français. Les gens de langue Française en Louisiane sont encore nombreux. On leur a inculqué dès le bas âge de solides notions. Ils se doivent, ainsi qu'à ceux qui vont les succéder, de sortir de l'état léthargique dont ils semblent être victimes, de secouer leur apathie et de faire un dernier effort pour que la Nouvelle-Orléans reste, comme par le passé, un centre où le Français sera tenu en honneur et où ceux qui viendront ici pourront l'entendre parler avec cette pureté et cette élégance dont ne se sont jamais départis les vrais créoles de la Louisiane. A notre époque de modernisme et de réalisme restons profondément attachés à nos origines. Nous n'avons pas à en rougir, puisque les étrangers qui viennent ici nous les en vient. La venue en Louisiane de Français de cœur et de haut patriotisme comme l'est le Père Duchaussois fait le plus grand bien à la cause de la France. Qu'il nous en vienne souvent comme lui. Ils seront mille fois les bienvenus. La France ne peut que s'enorgueillir d'avoir des fils qui, comme le Père Duchaussois, savent la faire aimer et respecter à l'étranger.

ANDRÉ LAFARGE.

CRISIGNIFICATIF

M. Louis Barthou a lancé dernièrement un cri fort significatif: "Si la France est laissée seule par ses alliés, dit-il, elle saura trouver les moyens de se défendre contre une Allemagne provocatrice et guerrière." L'homme d'Etat français, évidemment, n'a pas l'air satisfait de ce qui se passe actuellement dans les conseils internationaux. Il voit surtout avec alarme les vainqueurs profiter des difficultés qui ont surgi entre les vainqueurs pour relever la tête, s'organiser militairement, dans l'ombre, afin de pouvoir plus facilement renier les obligations qu'ils ont prises à l'égard de la France. Ce qui est bien de nature à l'ennuyer, pardessus tout, c'est l'obstination du Sénat américain à renier la signature du président Wilson sur le traité de Versailles; c'est aussi les hésitations apparentement invincibles de l'Angleterre et de l'Italie à participer à certains mouvements militaires de répression que la conduite de l'Allemagne aurait rendus nécessaires. Si la France se convainc qu'elle ne doit compter que sur elle-même pour sa protection, il ne serait pas étonnant qu'elle décidât quelque jour d'étendre jusqu'au Rhin les limites de son territoire.

Metz. — Le célèbre "Pothu" de Metz, édifié en stuc, qui fut hissé sur le socle précédemment occupé par la statue de Guillaume le Conquérant, est aujourd'hui à peu près totalement démolit. Une de ces dernières nuits des allemands ont tirés deux coups de revolver dans le visage, dans les jambes, dans les bras du "Pothu". Il y a eu beaucoup d'allemands à Metz!

Les Etats-Unis et la Turquie

Washington. — Le gouvernement des Etats-Unis a réitéré dans la note récemment transmise au Conseil Suprême des Alliés, la position qu'il avait prise dès le début sur la Turquie et qui était d'exclure les Turcs de l'Europe.

Cette nouvelle communication aux Alliés est en réponse à la demande faite par les gouvernements français et anglais sur les vues des Etats-Unis relativement au règlement de la question turque.

Le point de vue des Etats-Unis est, paraît-il, que l'opinion que l'exclusion des Turcs pourrait être ressentie par les Mahométans n'est pas supportée par les faits, puisque la guerre en Orient a été gagnée surtout par leur aide.

Les Etats-Unis demandent que l'Arménie devienne immédiatement un Etat et qu'il comprenne autant de territoire que le gouvernement arménien puisse contrôler.

Les Etats-Unis prennent aussi la position que tout arrangement fait et ayant trait à la Turquie devrait garantir à toutes les nations les mêmes opportunités commerciales, et qu'aucun belligérant ne devrait recevoir des droits supérieurs à ceux des autres dans aucune partie de l'Orient.

De plus, la position des Etats-Unis est aussi qu'aucun arrangement avec le gouvernement de Constantinople et les Etats Turcs ne devrait être fait sans que la Russie y prenne part, parce que le gouvernement américain est convaincu qu'aucun projet de règlement ne peut être fructueux à la longue, s'il ne comprend pas les intérêts de la Russie.

Paroles Réconfortantes

Le nouveau ministre des Finances français, M. Marsal, est un optimiste. A la bonne heure! A une récente réunion des directeurs de journaux qu'il avait convoqués à son cabinet, le ministre des Finances a fait des déclarations qu'on ne saurait trop souligner à l'heure où tant de braves gens, à cause de la baisse du franc, semblent désespérer de l'avenir de la France.

M. Marsal a montré, commentés en mains, que le relèvement de l'industrie française s'opère dans des conditions merveilleuses; que la France, grâce au retour des mines de fer de Lorraine, est devenue la première nation métallurgique du monde, et quelle reste, malgré tous nos désastres, la première nation agricole de l'Occident. Sans compter qu'elle possède un riche empire colonial encore accru par la dernière guerre, qu'on s'occupe activement de remettre en valeur.

Bref, il a assuré qu'avant dix-huit mois, dix-huit mois, entendez-vous, la France envahirait le monde par la rapidité de son relèvement économique. Grâce à la prodigieuse fertilité de son sol et de celui de ses colonies, la France ne tardera pas à se suffire à elle-même pour l'importe quel produit dont elle pourra avoir besoin.

Ce sont là de réconfortantes paroles qu'on ne saurait trop faire connaître.

Von Kapp est un pan-germaniste acharné. C'est lui qui, pendant la guerre, en 1916, rédigea le célèbre manifeste contre le gouvernement de Bethmann-Hollweg, à qui il reprochait de ne pas se montrer assez ferme à l'égard de la France et des alliés. Il réclamait par ce manifeste le développement de la guerre sous-marine et l'annexion immédiate des pays baltiques, de la Belgique, du nord de la France, et particulièrement du bassin de Briey. Ce manifeste parut à cette époque si violent que le gouvernement le fit saisir et interdire par la censure. Kapp est un puissant hobereau de Koenigsberg.

L'avare laisse tout à ses héritiers excepté des regrets.

L'Âme du Soldat Français

Dans la salle de la Société des Conférences, trop petite pour contenir un public ému et enthousiaste, le 13 Février, le général de Castelnau a parlé de l'âme du soldat français.

Debut devant la table verte, au milieu d'une couronne de chefs militaires les généraux Balfourier, de Mitry, de Lastour, Pelletier et Margot, ou de personnalités éminentes, le vainqueur du Grand-Couronné de Nancy sculpta de paroles énergiques et profondes la plus belle des statues que l'on pourra jamais élever en l'honneur des guerriers de France.

Voici les principales parties de son discours:

"En 1870, je fus témoin d'une autre mobilisation, mobilisation improvisée dans une atmosphère de désordre. En 1914, rien de semblable. Peu de chants et pas de gesticulations désordonnées; un enthousiasme, une résolution grave et comme recueillie, la vision nette de l'enjeu terrible engagé dans le conflit déchaîné, de durs sacrifices accomplis en silence et que trahissent à peine chez les femmes des yeux gonflés qui demandent leurs larmes. Chez les hommes, une tension de tout être qui brille dans le regard. C'est une force saine et sûre d'elle-même qui se lève pour la défense du sol sacré. C'est une vieille nature militaire qui, sous le vent de l'orage, se retrouve dans son fond ce qu'elle a toujours été: passionnément attachée à la liberté."

"En vous, les chefs, à voir arriver ces jeunes hommes plus impressionnés et plus nombreux qu'on n'avait prévu, nous n'avions jamais, certes, douté de l'âme française, mais jamais encore nous n'avons senti aussi vivement les vertus profondes. Et quelles que fussent les vicissitudes de la lutte que nous nous apprêtions à soutenir, nous nous sentions au cœur une invincible confiance.

Le soleil est de feu et dans les plaines de Lorraine qui s'étendent au pied de la falaise qui domine Notre-Dame de Sion, de nombreuses unités défilent sur les quais de toutes les gares. Il en vient, en particulier, des points les plus extrêmes de la France. Nos soldats arrivent après un long parcours de 48 à 60 heures, transportés dans d'inconfortables wagons à bestiaux; ils sont couverts d'une poussière noire et collée au visage et aux mains par une constante et abondante transpiration; tous les membres sont enroulés; les corps courbaturés, la tête vide; mais pas un mot, pas un murmure, pas un geste de protestation ou de régringolade: "On est là pour ça!" répondent nos bons troupiers aux témoignages de sympathie que leur adressent nos vaillantes et généreuses populations de l'Est.

Peu de temps après commencent les marches d'approche. Nos colonnes se déroulent sur des routes sans ombre, dans l'air embrasé des journées torrides, dans l'atmosphère obscure et épaisse par l'écrasante poussière que soulève le martèlement continu des pieds. Le sac est lourd et la pente est dure. "N'ayez crainte, mon général," me répond un soldat que je sens épuisé de chaleur et de soif; on mouillera sa chemise, mais on arrivera tout de même!"

"Aux marches succèdent bientôt les premiers combats. Emportés par les impulsions guerrières de la race, le soldat se jette à corps perdu dans la lutte; il n'a qu'une pensée: "en venir à l'acrobchage," comme disait son ascendant au temps de Mouton. Sans souci de la mitraille il va de l'avant dans la grisaille et est élan impétueux que les Italiens avaient baptisé la "furia francese." Il ne se demande pas si toutes les dispositions ont été prises, il doit rendre efficace son action et fonde son sacrifice. En vain on le rappelle à l'observation des procédés qui furent minutieusement enseignés; dans son impatience d'en découdre, il ne peut ni attendre

DEBRIERES NOUVELLES DE PARTOUT

Le maréchal Foch se prépare à bloquer les mouvements militaires boches dans la zone neutre de la Ruhr, qui a été en partie envahie par les boches, contre les termes de l'armistice. L'Angleterre aidera la France à combattre l'Allemagne dans ses desseins suspects et malhonnêtes.

Après avoir détruit les communications télégraphiques et téléphoniques, les Sinn-Feiners, à Dublin, Cork, Belfast et autres villes en Irlande, ont brûlé une immense quantité de documents publics d'une grande importance.

Des troupes allemandes ont battu et chassé l'élément radical de l'armée rouge à Duisburg.

Les Républicains au Congrès des Etats-Unis se proposent de voter fin de la grande guerre et de rétablir des relations amicales avec l'Allemagne par une simple résolution.

Près de 3000 locomotives ont été délivrées par l'Allemagne à la France, d'après les termes de l'armistice; de ce nombre, 697 furent cédées aux alliés par la France. Des 1985 locomotives retenues par la France, 161 sont en mauvais état.

Paris. — Le ministère des affaires étrangères a déclaré qu'il n'avait aucune connaissance que ce soit d'un ordre donné par le Prince Falcal aux troupes françaises d'évacuer la Syrie le 6 avril ou à toute autre date. Les fonctionnaires de ce poste disent au contraire que les rapports, reçus de Syrie, indiquent que les meilleures relations existent entre le Prince et les autorités françaises qui sont dans ce pays.

Un monument américain va être érigé sur les bords de la Marne pour rappeler la collaboration des Etats-Unis et de la France sur les champs de bataille. Ce monument sera placé dans un site choisi par les Maréchaux Joffre et Foch. Il sera une reproduction de la statue de la Liberté qui se trouve à New York. Cette statue représentera la liberté en danger, attaquée, frappée par l'ennemi, mais lui résistant. Autour de la figure centrale on en verra plusieurs autres représentant les pays alliés, notamment la France, la Belgique et la Grande Bretagne.

Un parti politique a été fondé à Leipzig, qui porte le nom de "parti du roi allemand." Ce parti proclame l'intention de vouloir réunir "tous les hommes et toutes les femmes d'Allemagne qui ne sont pas d'accord avec la forme du gouvernement existant", sous une direction unitaire.

La Gazette de Bruxelles raconte que sept ou huit mille soldats du 1er Corps ont été envoyés à l'arrière du front. Quatre individus qui occupaient une baraque pendant une représentation de "La Chasse à l'Homme", et qui parlaient allemand, qui le parlaient même très haut, s'y sont conduits comme au temps de l'occupation de Bruxelles. Des spectateurs belges comprenant la langue de ces intrus distinguèrent dans leurs propos des remarques si dissolvantes pour nous et nos alliés qu'ils se fâchèrent. L'un intimement l'autre de se taire et les deux autres de se taire dehors. La Gazette prévient que ce n'est qu'un commencement, les allemands devenant chaque jour plus arrogants et plus provocants.

Le Grand-Couronné! Lorsque le général de Castelnau prononça ce nom, toute la salle se leva d'un geste unanime et des acclamations s'élevèrent vers la vaillance, des cris de: "Vive le maréchal!" jaillirent de toutes les lèvres. Impassible, immobile, comme s'il ne s'adressait pas à lui, le général accueillit l'hommage. Et lorsque l'enthousiasme se fut apaisé, il reprit le cours de sa conférence et mena les auditeurs jusqu'au champ de bataille de Verdun.

Lorsqu'un matin du 25 Février le général de Castelnau parvint aux abords de ce champ de bataille, il vit la Meuse couronnée de son cours et la rive droite à peu près isolée.

Continué à la quatrième page.